



III. LIVRE
DES

CHANSONS

DV SIEVR

DE CHANCY,

Maistre de la Musique de la Chambre du Roy,

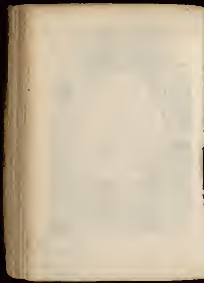
A PARIS,

Par ROBERT BALLARD, *Imprimeur du Roy pour la Musique, demeurant rue S. Iean de Beauuais, à l'enseigne du mont Parnasse.*

1649.

Auec Priuilége de sa Maiesté







A MONSIEVR MONSIEVR DE NYERT.



ONSIEVR,

Ce n'est pas sans raison que je vous offre ce petit Liure, puisque vous aymez indifferemment tous les beaux chants, & bien qu'il semble que les Chansons à danser soient beaucoup inferieures aux Airs de Cour, je vous asseure que si elles estoient accompagnées d'vn Luth, elles pourroient leur disputer le prix ; car ce n'est pas peu de bien commencer vn chant, & de le bien finir sans aucune interualle ; I'ay veu souuent des Airs cou-

A y

pez par pieces & par morceaux qui pouuoient estre fort bien continuez, ce qui m'a fait iuger que leurs Autheurs manquoient de force & de genie, plustost que de desir de les poursuiure; Ce n'est pas que je blasme cet artifice, puis qu'il est fort agreable, ny aussi que je vueille oster la gloire aux Airs pour la donner à mes Chansons, puis que je fais esgallement & les vns & les autres: c'est plustost pour apprendre à ceux qui ne le sçauent pas, qu'vne bonne Chanson champestre vaut toujours mieux qu'vn mauuais Air de Cour. Ces raisons neantmoins ne m'empescheroient pas, en vous offrant si peu de chose, d'auoir recours aux excuses, sans l'asseurance que j'ay que mon intention vous en fait d'elle-mesme, puis qu'elle n'est autre que de vous faire voir combien vostre souuenir m'est cher, & combien j'honore vostre merite, dans les ressentiments que j'ay des graces que vous me faites de m'aymer, & de me croire.

MONSIEVR,

Vostre tres-humble, & tres-affectionné seruiteur.

DE CHANCY.

AV LECTEVR.
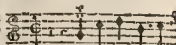


HER AMY, Ie me rencontray il y a quelque temps en vn lieu où vn Religieux & vne Dame disputoient sur vn de mes Liures d'Equiuoques, & bien que la Dame prist mon fait & cause en main, le Religieux neantmoins soustenoit fort & ferme que ce mot d'Equiuoques au commencement de mon Liure pouuoit blesser ma conscience, parce que c'estoit aduertir & comme obliger ceux qui le fueilletteroient, de s'arrester à chaque ligne pour la trouuer ; l'aduoüay qu'ils auoient tous deux raison, & pour finir leur different je me fis Iuge de ma propre cause, promettant à la Dame de continuer mes Chansons, & au Religieux de bannir ce mot d'Equiuoques, afin que celles que je te donneray d'oresnauant puissent passer sans blasme entre les mains des plus scrupuleux, & aussi pour imiter la plus part des enfans de bonnes Maisons, qui ayment toujours mieux estre censeurs que censurez: Prends en gré celuy-cy, & si tu l'expliques selon son orthographe, tu jugeras toy-mesme qu'il n'y a point de Saincts qui ne le puissent lire sans scandale. Adieu.

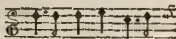


CHANSONS POVR DANSER.

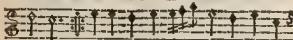




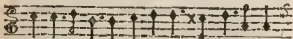
Vyons tous ces ap-



pas Qui vont charmant nos



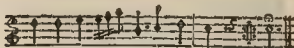
ames, Et qui causent des flammes Pour don-



ner le trespas: Aminthe ne veut point La mort



d'vn amant fidelle, Elle est rauie au dernier



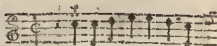
De ces attraits charmans
Dont nature la pare,
Elle n'est point auare
Pour plaire à ces Amans.
La belle ne.

Son bel œil offencé
Du mal qui nous possede,
Presente le remede
Plustost qu'il n'a blessé,
La belle.
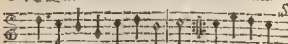
En viuant sous sa loy
Tout ce qui plus me blesse,
C'est qu'elle fait caresse
Aux autres comme à moy.
La belle.



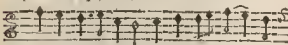




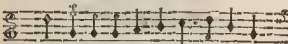
Ve cette fille medes-



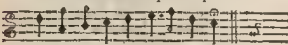
plaist, Auecque sa iaunis- se: se: Elle se-



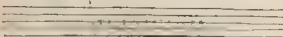
roit bonne nourrice; Car elle a for- ce

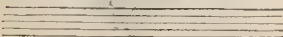


laid: Le seruiteur qui la possede



Peut bien crier, à laide, à laide.





Quand je la trouue en quelque lieu,
Son visage m'offense,
Et je suis dans l'impatience
Que je n'ay dit, adieu.
Le seruiteur.

Cet amant accroist son ennuy
De la laisser si passe;
Il luy faudroit vn autre masle
Qui comprit mieux que luy.
Le seruiteur.

Elle ne peut jamais guerir
De ce mal qui l'excede,
Sans apposer le vray remede
Qui la peut secourir.
Ce seruiteur.



I E ne sçaurois suppor-
Qui ne veut pas s'aju-

ter L'humeur de cette seruante, Elle est
ster Quoy que je luy represente:

sale ex- tremement, Et n'a rien de propre en

elle, Sinon qu'elle est gran-dement (Mais je vous

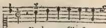
dis) fi- delle.
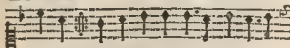
Quand je la trouue à l'escart
Ie luy dis qu'il faut bien plaire,
Aussi-tost elle repart
Qu'elle ne le veut pas faire.
Elle est sale.

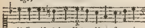
Ie voudrois persuader
Cette paresseuse fille,
Afin de l'accommoder
Pour la rendre plus gentille.
Elle est sale.

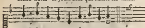
Ie ne sçay pas comme il faut
Ranger cette opiniastre,
Qui s'esleue encor plus haut
Quand on parle de l'abbattre.
Elle est sale.

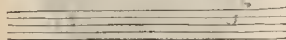
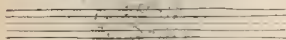
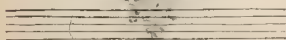




Vand vne fille est en
Quon la donne en mari-


âge, Pour empescher que l'Amour Ne la
age,


blesse nuict & iour. Ha! que Marie est marri-


e Qu'vn pere ne la marie.

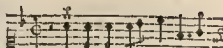
Le plus souuent vne fille
Est le fleau d'vne famille,
Quand elle a passé vingt ans,
Si ses vœux ne sont contens.
Ha ! que.

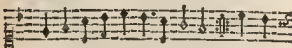
C'est vne mauuaise garde,
Qui bien souuent se hazarde
De contenter ses desirs,
Sans penser aux desplaisirs.
Ha ! que.

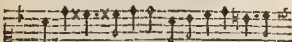
Pour fuir cette surprise,
Si cette fille est esprise
De l'amour de quelque amant,
Mariez-là promptement.
Ha ! que.

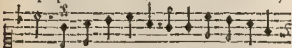


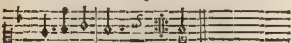


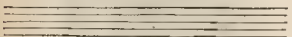

V'attendez-vous donc ma voi-

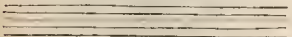

fine? Cet homme a bonne mine: Ne rom-


pez pas cette affaire, Il merite d'estre ay-


me, Vous aurez vn parfumé, Le couuert, &


bonne che- re. re.





Ses discours, & sa gentillesse,
Valent vne Princesse.
Ne rompez.

Despechez-vous, sur ma parole,
Ce Monsieur est bon drosle.
Ne rompez.

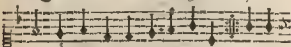
Asseurez-vous, chere Siluie,
D'estre fort bien seruie.
Ne rompez.



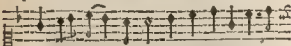




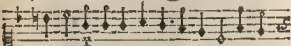
Dieux! pourquoy suis-je
Mon visage luy des-



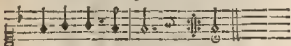
laid Aux yeux de celle que j'ayme? Ha! si
plaist, Et mon amour tout de mesme:



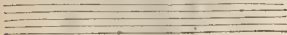
j'estois auf- si beau Que mon Amaranthe est

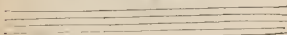


belle, Cette bergere cruelle M'ayme-



roit jusqu'au tom-beau, beau.





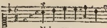
Quand j'approche de ses yeux
Pour leur conter mon martyre,
Vn regard audacieux
M'apprend ce qu'ils veulent dire.
Dieux! que ne suis-je aussi beau
Que mon.

Quand je la prends quelquefois
Pour la mener à la danse,
Elle mesprise ma voix,
Chacun de mes pas l'offense.
Dieux! que.

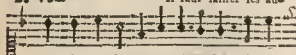
Alors qu'on jouë à baiser
Son humeur est si mauuaise,
Qu'on ne la peut appaiser
Quand il faut que je la baise.
Dieux! que.



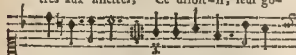




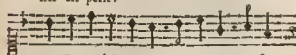
N bon garçon en man-
Il faut laisser les au-



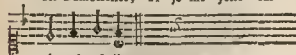
geant des noisettes, Les choisissoit selon
tres aux fillettes, Ce disoit-il, leur go-



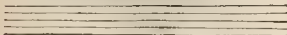
son appetit: Pardonnez donc, mes che-
fier est petit:

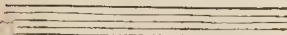


res Damoiselles, Si je me jette sur



les plus belles.





Ce bon garçon trouuant vn jour des pesches,
Les choisissant les prenoit trois à trois;
Ce fruict est bon pour les gorges bien seiches,
Ce disoit-il, & radoucit la voix.
Pardonnez donc.

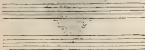
Ce bon garçon mangeant vn jour des pommes,
Trouuoit toujours les belles à son goust;
Ie ne suis point comme les autres hommes,
Ce disoit-il, car je mange de tout.
Pardonnez donc.

Ce bon garçon trouuant quelque noix seiche,
Prit la plus grosse & la mit sous ses dents;
Mais la cassant il trouua quelque lesche
De pur kaka qu'on auoit mis dedans:
Ha! fy, dit-il, vilaines Damoiselles,
Ie ne prendray jamais les plus belles.





L'Amour qui brusle mon ame Veut que je celle ma flamme: Ha! si j'osois librement Declarer ce que je pense, La plus belle de la danse Me prendroit pour son Amant.



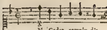
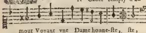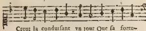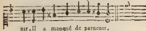
Ha ! que c'eſt vn grand martyre
De ſouffrir ſans l'oſer dire,
Ha ! ſi j'oſois.

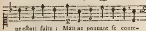
Le reſpect & le ſilence
Ont ſur moy trop de puiſſance,
Ha ! ſi j'oſois.

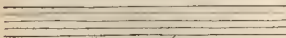
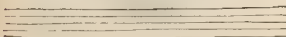
Si le mal qui me poſſede
Peut trouuer vn prompt remede ·
Faiſons ſçauoir promptement
Le beau ſujet qui me bleſſe,
Afin que cette Maiſtreſſe
Me prenne pour ſon Amant.

Qu'vn chacun prenne la ſienne :
Car pour moy je tiens la mienne,
Et fais ſçauoir hautement
Que c'eſt elle qui me bleſſe,
Afin que cette Maiſtreſſe
Me prenne pour ſon Amant.





N 'Cadet remply d'a-

mour Voyant vne Dame honne-ste, ste,

Creut la conduisant vn jour Que sa fortu-

ne estoit faite : Mais ne pouuant se conte-

nir, Il a manqué de paruenir.



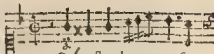
Il se vantoit hautement
De son imprudente flame,
Choquant à chaque moment
Le renom de cette Dame.
Et ne pouuant.

La Dame le fait venir,
Et luy dit de bonne grace,
Qu'il taschast de preuenir
Le malheur qui le menace:
Car ne pouuant se contenir
Le bois luy pourroit aduenir.

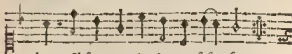
Il souhaitte le trespas
Dans le mal qui l'importune,
Se plaignant à chaque pas
De sa mauuaise fortune:
Car n'ayant pû se contenir
Il n'y pouuoit plus paruenir.



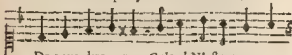




Ous estes bien inso-



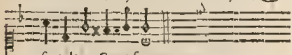
lent, Il faut que je le confes- se,



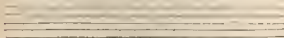
De vous dire mon Galand N'estant point vo-

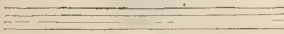


stre Maistresse, I'aymerois mieux vn Paysan, Qu'vn



si vilain Courtisan.



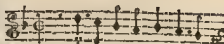


Vous dites que voſtre bien
Peut acquerir beaucoup d'ames,
Et que c'eſt le ſeul moyen
Pour charmer toutes les Dames:
Mais vous parlez en Payſan,
Et non pas en Courtiſan.

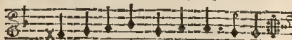
Monſieur, je veux croire auſſi
Qu'vn Gentilhomme ſi braue,
Ne jazeroit pas ainſi
Sans ſortir de quelque caue:
Car vous parlez en Payſan,
Et non pas en Courtiſan.

Si l'Amour ce puiſſant Dieu
Se gaigne par la richeſſe,
Ie vous conſeille en ce lieu
De quitter voſtre Nobleſſe:
Car vous parlez en Payſan,
Et non pas en Courtiſan.

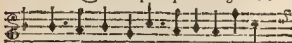


A ! Je n'ayme point vn A-
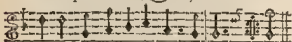


mant Qui ne se plaist qu'au changement :



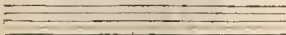
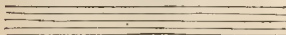
Il vaut mieux viure pucelle, Et n'en



n'auoir point du tout, Que d'aymer vn infi-



delle Dont vn autre vient à bout. bout.

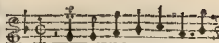



Vn esprit n'est jamais content
S'il en ayme vn autre inconstant.
Il vaut mieux.

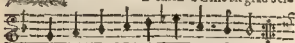
Si l'Amour veut que j'ayme bien,
Qu'il forme vn cœur pareil au mien,
Il vaut mieux.

Qu'on endure bien nuict & jour
Auec vn homme sans amour,
Il vaut mieux.

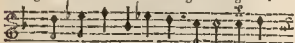


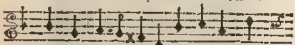
E chien à Gille est grãd Sei-



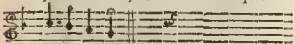
gneur, Le chien à Gille est grand Seigneur,



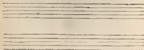
Tout le monde luy fait honneur, Il a



par tout vn azyle, A cause qu'il



est à Gille.



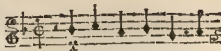
Alors qu'il veut se diuertir, bis.
Et que l'on sçait qu'il doit sortir,
Chacun le suit à la file
A cause qu'il est à Gille.

Pour rendre ses esprits contens, bis.
Et luy donner du passetemps,
Nous le conduisons dans l'isle
A cause qu'il est à Gille.

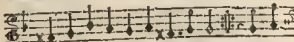
Apres qu'il est las de sauter, bis.
Il veut que l'on joüe à gouster,
Bien qu'il n'ait ny croix ny pile:
Car suffit qu'il est à Gille.

Quand c'est à luy de défrayer, bis.
Et qu'il n'a pas dequoy payer,
On luy fait credit en ville
A cause qu'il est à Gille.
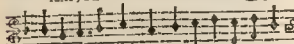


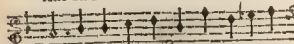
Pres qu'vne œuur' est par-



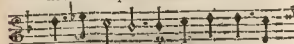
faite, On void mille radotteurs, Qui pour



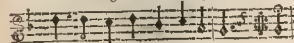
faire des Docteurs Font des commẽts à leur te-



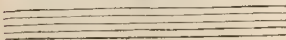
ste: Alors qu'vn bon Autheur a fait vn



bel ouurage, Ie croy qu'vn Commen-



teur Est bien plus fou que sa- ge. ge.
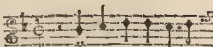


On racontoit vne histoire
De Guillot mon bon amy,
Qui n'estoit saoul qu'a demy,
Qu'on faisoit mort de trop boire.
Alors.

Vne pauure Damoiselle
Pour n'auoir lasché qu'vn vent:
On luy reprochoit souuent
Qu'elle auoit tout fait sous elle.
Alors.

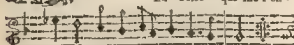
Si j'auois frotté mes chausses
Contre des filles de bien,
Ces Commenteurs diroit bien
Qu'elles seroient toutes grosses.
Alors.



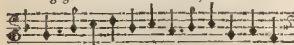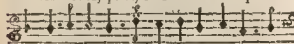




Our auoit' vn puce-
La belle qui me l'en-



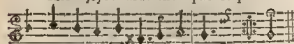
lage Ie promis vn escu d'or:
gage Me deman- de vne oye en-



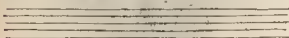
cor: Ie luy portay le lendemain Ces presens

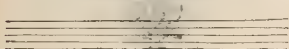


auec joye: Mais elle prit la piece en



main Et laissa là mon oy- e, e.





Ie pensois que ma fortune
Despendist de ce moment,
Ie prends cette belle brune
Et la baise doucement,
Luy promettant le lendemain
Des presens auec joye:
Mais elle prit,

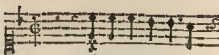
Ie l'embrasse & la caresse
Auec autant de plaisirs,
Qu'vn Amant vne Maistresse
Qui contente ses desirs:
Luy promettant.

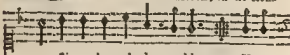
Mais je fus pris auec elle,
Et me voulant excuser,
Les parens de cette belle
Me la firent espouser,
Et sans remettre au lendemain
Tous mes presens de joye,
La belle prit ma piece en main
Et laissa-là mon oye.

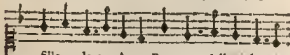


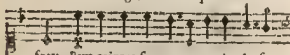
CHANSON

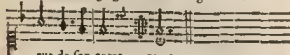


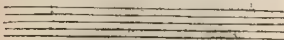

Anneton, tu ne tiens

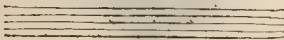

rien, Si tu t'attends à mon bien: Vne


fille de ton âge, Pourueu qu'elle ait les reins


forts, Peut gaigner son mariage A la su-


eur de son corps, corps.





En cet âge plein d'amour
Ie trauaillois nuict & iour.
Vne fille.

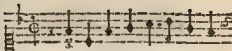
Auant que i'euſſe vn eſpoux
Ie rendois ſeruice à tous.
Vne fille.

Ianneton, fais comme moy
Si tu veux auoir dequoy.
Vne fille.

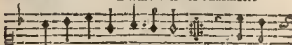
C ij



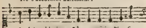




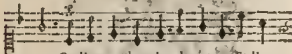
Onſieur je vous remercie,
L'Amant & la Pharmacie



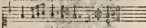
Remportez ce lauement,
Ne s'accordent nullement : L'Amour



& l'Apothicaire Sont contraires bien ſou-



uent ; Car l'vn prend par le derriere, Et l'au-



tre par le deuant. uant.



Ne vous mettez point en peine
Si l'Amour m'a constipé,
I'ay trouué cette sepmaine
Vn excellent recipé,
L'Amour.

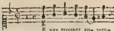
Il se faut tenir à table
Quatre iours sans se leuer,
C'est vn secret veritable
Pour chier ou pour creuer.
L'Amour.

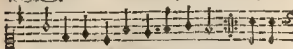
I'ayme l'Amour pour ses charmes,
Et Bacchus pour sa boisson;
Ie veux qu'on peigne en mes armes
Le carquois & le poinson.
L'Amour.

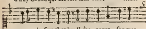
C iij

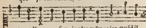


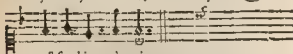


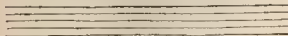

E vay trouuer au- iour-

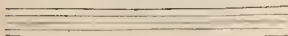

d'huy Ce fou qui me fait tant rire, Alors


que je suis chez luy Il me conte son mar-


tyre: I'ayme vn fou, je n'en mẽts point: Quâd il


est fou bien à point.





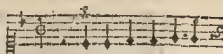
Il me dit que mes beaux yeux
Peuuent enflammer la terre,
Et qu'ils pourroient mesme aux Dieux
Faire vne immortelle guerre.
I'ayme vn fou.

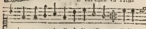
Il me dit que mon beau sein
Veut empoisonner son ame
De quelque bruslant dessein
Dont il sent des-ja la flame.
I'ayme vn fou.

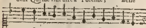
Il me dit dans ce moment,
Ie te donne ma marotte,
Et permets tant seulement
Que ie leue vn peu ta cotte.
I'ayme vn fou.

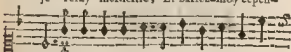
C iiij

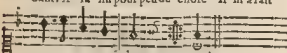


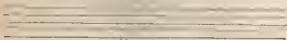


E fus chez vn Presi-


dent Qui me vint dire à l'oreille, Belle


Je feray merueille, Et baisez-moy cepen-


dant: A la fin pour peu de chose Il m'a fait


gaigner ma cau- se. se.




Ie fus chez mon Rapporteur
Qui me vint dire à l'oreille,
Belle, je feray merueille,
Ie suis vostre seruiteur.
A la fin.

Ie fus chez vn Conseiller
Qui me vint dire à l'oreille,
A demain, jeune merueille,
Montez par l'autre escallier.
A la fin.

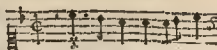
Ie fus chez mon Aduocat
Qui me conduit dans sa chambre,
Pleine de ciuette & d'ambre,
D'hypocras & de muscat.
A la fin.

Ie fus chez mon Procureur.
Qui me dit pauure oppressée,
L'affaire est si bien dressée
Que nous tenons ce jureur.
A la fin.

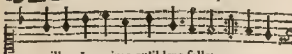
Ie fus trouuer mon Sergent
Afin de le satisfaire,
Qui me repart en cholere
Qu'il ne vouloit point d'argent.
A la fin.

Ces Messieurs en mon endroit
Ont fait merueille, ou je meure,
Ie veux plaider à toute heure
Puisqu'ils m'ont fait si bon droict.
A la fin.

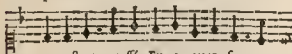




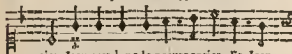
Eanne & Iean prindrent en
L'vne veut que l'on le



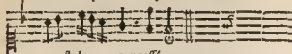
ville Le poiure qu'il leur falloit,
pille, Et l'autre ainsi comme il est, L'Espi-



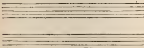
cier estant pressé Fit apporter son mor-



tier, Iean prit donc le poiure entier, Et Iean-



ne eust le concassé.



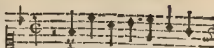
Quand j'en aurois d'auantage,
Ce dit-elle à l'Espicier,
I'en verray bien-tost l'vsage ;
Car mon homme est Patissier.
L'Espicier.

Iean luy dit, tu n'es pas sage
D'en auoir tant desiré ;
Crois-tu que dans le Village
On vueille estre tant poiuré ?
L'Espicier.

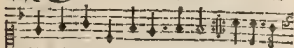
Ha ! dit-elle, tu te gausse,
I'en viendray bien-tost a bout :
Car en matiere de sausse
C'est le poiure qui fait tout.
L'Espicier.



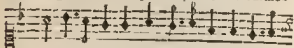




A foy le Iean est bien dou-



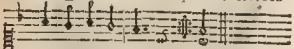
ble Qu'on m'a donné pour espoux, A tous mo-



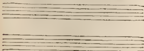
mens il me trouble Tant ce cruel homme est ja-



loux: Que n'est-il dans la sepulture, Ha! bon



Dieu que j'endu- re. re.
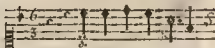


Lors que je parle à quelque homme
Pour son bien & pour le mien,
Tout aussi-tost il m'assomme,
Et me dit que je ne vaut rien.
Que n'est-il.

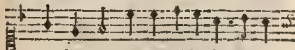
Si j'entre dans quelque Eglise
Pour prier deux ou trois Saincts,
Il dit que c'est par feintise,
Et que j'ay bien d'autres desseins.
Que n'est-il.

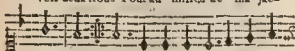
Pour moy je ne puis plus viure
Et toujours perseuerer,
Que le demon m'en deliure
Si Dieu ne m'en veut deliurer.
Que n'est-il.

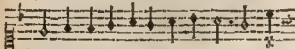


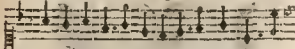


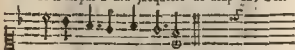

A mere, je viens de

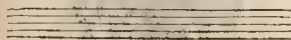

voir deux trous Tout au milieu de ma jac-


quet- te, te, L'vn estoit noir & l'autre


roux, Tout aussi velu qu'vne beste; Mais


ce n'est pas à ma jacquette de drap da, C'est


à mon autre jacquette.

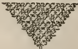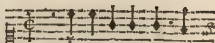


I'estois affligé de voir ainsi
Cette pauure fille offencée,
Ie luy disois, mon cher soucy,
Pourquoy t'a t'on ainsi percée?
Mais ce n'est pas.

Helas! mon amy, m'a t'elle dit,
Cette playe est bonne & meschante,
Et bien souuent l'on ma predit
Qu'il y falloit mettre vne tente.
Mais ce n'est.

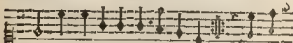
Ie viens de chercher de tous costez
Ma Tante parmy le village,
Pour luy prier par ses bontez
Que ma jacquette elle soulage.
Mais ce n'est.

Ma Tante ma dit que je portois
Cette tente si necessaire,
Ie n'entends rien à son patrois,
Enseignez-moy comme il faut faire.
Car ce n'est pas.

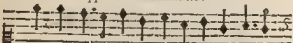




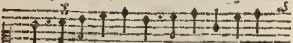

N· aualleur de pois
Et sortit hors de Pa-



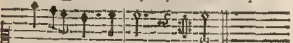
gris Prit vne robbe d'Hermite,
ris Pour sapper vne marmitte: Ce ga-



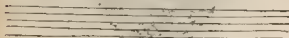
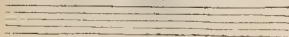
land pour se refaire Dit au Curé de sainct



Maur, Que dedans son presbytaire Repo-



soit vn grand thre-sor. sor.

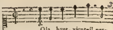
Ce bon Curé fort rauy
D'entendre vne telle affaire,
Commenda qu'il fust seruy,
Et qu'on luy fist bonne chere:
Ce galand pour se refaire
Luy confirma bien encor,
Que dedans son presbitaire
Reposoit vn grand thresor.

Apres auoir bien soupé,
Ce bon Curé luy demande
S'il ne s'estoit point trompé,
Et si la somme estoit grande.
Ce galand.

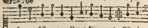
Le lendemain au matin
Pour terminer cét affaire,
On luy fit vn grand festin
Bien plus beau qu'à l'ordinaire:
Apres il prit par la robbe
Le bon Curé de sainct Maur,
Le meine à sa garderobbe
Et luy monstra son tres-ord.

Ce bon Curé bien surpris
D'vne telle tromperie,
Luy fit vn present de prix
Pour celer la raillerie:
Mais il n'en voulut rien faire,
Et dit sortant de sainct Maur
Que dedans le presbitaire
Reposoit vn grand tres-ord.

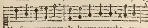




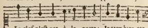
Ola haut, vient-il per-
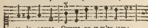


sonne? Eſt-ce toy, Dame Simonne? Oüy da,



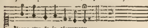
Monſieur, ouurez moy; Ie veux approche - toy:



La clef n'eſt pas à la porte; Ie croy bien, car



je la porte: Ouurez, ou je m'en iray;



Viens-t'en, & je t'ouuriray.

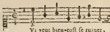
Ma foy, Monsieur, je me lasse;
Hé! que veux-tu que j'y fasse?
Ouurez-moy donc promptement,
Ouure l'huis premierement.
La clef.

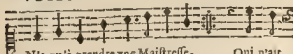
Adieu, Monsieur, je destale;
Veux-tu pas mon linge sale?
Ouurez-moy je le prendray,
Viens je te le donneray.
La clef.

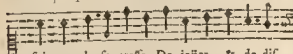
Monsieur, que voulez vous faire?
Rien qui te puisse desplaire.
Mon cher Monsieur laissez-moy;
Je le veux bien, mais tais-toy:
Les ouurez-vous de la sorte?
Oüy, quand ma clef est bien forte;
Ha! je ne puis me rauoir,
Adieu donc jusqu'au reuoir.

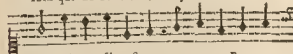


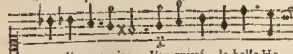


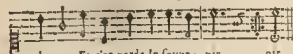

Vi veut bien-tost se ruiner,


N'a qu'à prendre vne Maistresse, Qui n'ait


soin que de sa tresse, De joüer, & de dis-


ner: Ma pensée estoit trop vaine Pour pou-


uoir l'entretenir; I'ay quitté la belle He-


leine, Et s'en perds le souue- nir, nir.
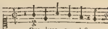
La beauté me plairoit bien
Si je trouuois vne Dame,
Qui prit mon corps & mon ame
Sans espoir d'auoir mon bien.
Ma pensée.

Ie ressemble aux Courtisans
Qui payent de la brayette,
Car l'amour est imparfaite
Quand on se fait par presens.
Ma pensée.

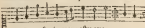
Ha! que c'est mal raisonner
De donner jusqu'à l'extreme,
Quand on se donne soy-mesme
N'est-ce pas assez donner?
Ma pensée.

D iij

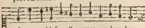




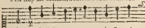

Ous dites que c'est par
Et qu'vn baiser est bien
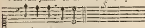


jeu Que je fais languir vostre ame,
peu Pour esteindre vo- stre flame. Monsieur



c'est trop me blasmer, Contentez vous de ma bou-



- che: Car jamais on ne me touche Ce qu'on



ne doit point nommer.
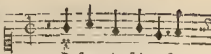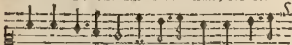
Ie me mocque de vos feux
S'ils ne font pas legitimes,
Et de ces infames vœux
Qui n'ont pour but que les crimes.
Monfieur.

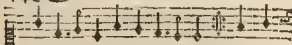
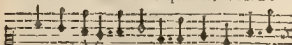
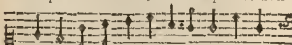
Si je vous auois permis
Quelque chofe dauantage,
Vous diriez à vos amis
Que je ne ferois pas fage,
Monfieur.

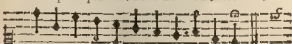
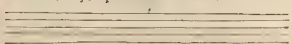
Pour contenter voftre gouft,
Il vous en faut prendre vn autre,
Vous la toucherez par tout
Alors qu'elle fera voftre.
Monfieur.

D iiij
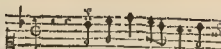




Onsieur, je suis mescon-

tente De vostre sot compliment, Vous n'e-

stes point mon Amant, Ie ne suis point vostre A-

mante: Cherchez ailleurs vos esbats, Ne des-

cendez point plus bas; Contenez-vous, Monsieur, dit-

elle, Oüy, repart-il Madamoiselle.


Vrayment vous n'estes pas sage
D'en vser de la façon,
Est-ce là comme vn garçon
Veut rauir vn pucelage?
Cherchez.

O Oreux ! que vos mains sont dures,
Monsieur, ostez-les de là ;
Si vous ne faites cela
Je vous diray des injures.
Cherchez.

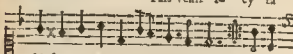
Vous me mettez en cholere
De me tourmenter ainsi,
Si quelqu'vn venoit icy
Il croiroit qu'on vous veut plaire.
Cherchez.



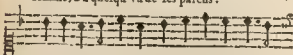


M

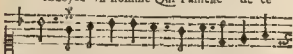
On amy, j'au-rois du
Fais venir i- cy ta



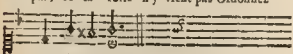
blasme De juger vos differents;
femme, Ou quelqu'vn de ses parens: Monsieur,



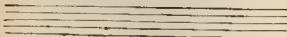
enuoyez vn homme Qui l'amene de ce

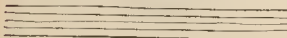


pas, Si la folle n'y vient pas Ordonnez



qu'on la somme.





Tu dis qu'vn chacun la couche
Auec toute liberté,
Il faut ſçauoir par ſa bouche
Si tu dis la verité.
Monſieur.

Tu dis qu'elle te gourmande
Et te veut empoiſonner,
Encor faut-il qu'on l'entende
Pluſtoſt que la condamner.
Monſieur.

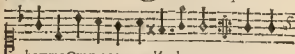
Tu dis que c'eſt vne folle,
Et que tu n'en peux joüyr:
Ie confirme ta parole
Sans la voir & ſans l'oüyr.
Monſieur.







Onsieur, c'est vn meschant
Qui me bat & qui m'as-



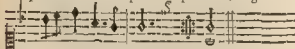
homme Qui vous a parlé de moy,
somme Sans pouuoir dire pourquoy : Quand on



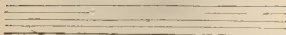
assigne ce traistre Il corroupt tous vos ap-

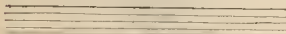


peaux, Et ne veut point comparoistre, Iugez-



le sur ses de- fauts. fauts.



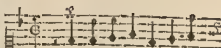


Monsieur, ce n'est qu'vn yurongne,
Vn jureur, vn cherche bruit,
Qui laisse-là sa besongne
Pour courir toute la nuict:
Quand on.
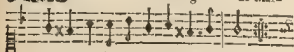
Monsieur, ce n'est qu'vn infame,
Qui n'est pas si tost leué
Qu'il abandonne vne femme
Et va battre le paué.
Quand on.

Monsieur, c'est vn miserable
Qui n'a jamais que mal fait,
Si vous estes equitable
Faites-le pendre en effect.
Quand on.
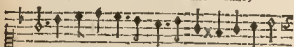


V mariage de Mar-



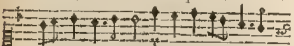
celle, Et de Marcou le Tiſſe- rant,
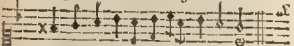


rant, Naſquit vn different Qui choqua cette bel-



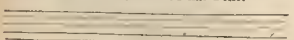
le, Deux jumeaux meurtrẽt leur querelle, L'vn eſtoit



ſa- ge & l'autre fou, Le ſage tint de Mar-



cou, Et le fou, Et le fou tint d'elle.



Mon fils, luy dit-elle en cholere,
Eſt bien plus beau que n'eſt le tien:
Mais Marcou dit, le mien
Eſt bon comme ſon pere.
Ces jumeaux.

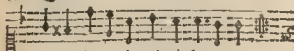
Mon fils, luy dit cette indiſcrette,
A le poil plus beau que le tien:
Mais Marcou dit, le mien
A la reſte mieux faite.
Ces jumeaux.

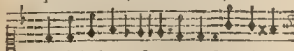
Mon fils, dit cette femme vaine,
Sera ſoldat plus que le tien:
Mais Marcou dit, le mien
Sera ſon Capitaine.
Ces jumeaux.

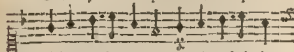


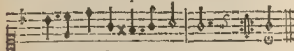


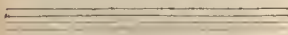
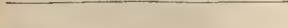
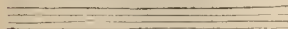
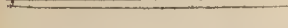
Dieux ! que cette fri-
Car toujours elle ca-


quette Donne de peine à son mary ;
quette, Et n'est jamais sans fauory :


Ce vieil jaloux n'est pas content Lors qu'en va


festin on la prie ; Car il ne hait rien


tant Que la friponneri- e, e.

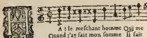





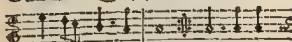
Lors que cet homme la crie
De viure de cette façon,
Elle dit par mocquerie
Que c'est vn compteur de chanson.
Ce vieil jaloux n'est pas content
Lors qu'en des ballets on la prie;
Car il ne hait rien tant
Que la bouffonnerie.

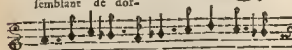
Elle reçoit les visites
De ceux qui contrefont les saincts,
Et qui vantent ses merites
Pour mieux joüyr de leurs desseins:
Mais ce jaloux n'est pas content
Lors que ses zelez la caressent;
Car il ne hait rien tant
Que ces gens qui confessent.
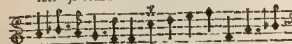
Pour faire voir qu'elle est sage
Elle prend vne coupe en main,
Et tesmoigne à son visage
Que son cœur est assez humain:
Mais ce jaloux n'est pas content
Quand elle queste à sa parroisse;
Car il ne hait rien tant
Que son bas comparoisse.

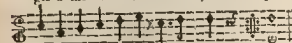


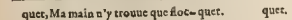

A ! le meschant homme Qui me
Quand j'ay fait mon somme Il fait

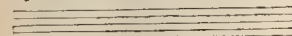

fait plain-dre & ge- mir ; mir : Quelque-
semblant de dor-

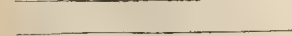

fois je veux l'embrasser Pour mieux l'obli-

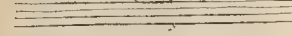

ger à me caresser; Mais voulãt prendre son pac-


quet, Ma main n'y trouue que floc-quet. quet.
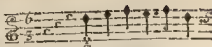








Alors que je brusle
Et qu'il sent cette chaleur,
Le meschant recule
Pour augmenter ma douleur.
Quelquefois.

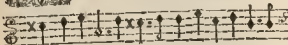
Lors que je le baise
Afin d'amortir mes feux,
Il me dit, mauuaise,
Tu sçais bien que je ne peux.
Quelquefois.

Lors que je le prie
De se jouer auec moy,
Le mauuais me crie,
Et dit qu'il n'a pas dequoy.
Quelquefois.

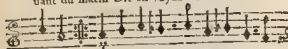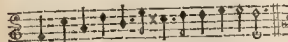





N vieil chaſtré ſe le-



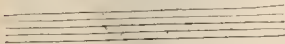
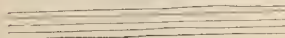
uant du matin Dit en voyant vne feneſtre ou-



uerte : Certes le temps eſt bien couuert, Ca-



tin, Ouy, ſe dit-elle, & moy fort mal couuerte.
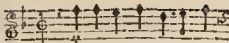
Il a bien plu dedans nostre jardin,
Depuis hyer toute nostre herbe est verte.
Certes.

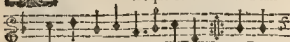
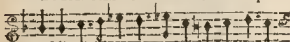
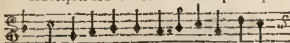
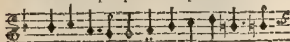
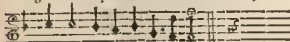
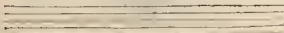
Si cette pluye estoit changée en vin,
Les bons buueurs n'y feroient point de perte.
Certes.

Il est fort bon, dit nostre Medecin,
Aux mariez qui peuuent faire offerte.
Certes le temps,

E iij





A ! que la mort a bien fait

De nous rauir cette femme, Puisque

son corps & son ame N'auoient rien que d'impar-

fait: Son esprit pour vne pomme Enra-

geoit & se perdoit, Elle battoit son pau-

ure homme, Et le vilipendoit.


Les voisins tout d'vn accord
La voyant mettre à la biere,
Dirent, faisons bonne chere,
Puisque ce grand diable est mort,
Son esprit.
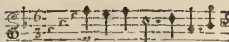
Le bon-homme bien rauy
De la voir porter en terre,
Dit qu'il n'auroit plus de guerre
Et qu'il seroit bien seruy.
Sa femme pour vne pomme
Enrageoit.

Les larmes qu'on fit couler
Pour plaindre la miserable,
Ne se virent qu'à la table
A force de se saouler:
Car son cœur pour vne pomme
Enrageoit.

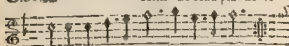
E iij



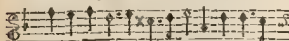




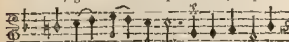
PHilis ne rend plus de vi-



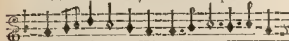
site Depuis la mort de son espoux,



On jugeoit sa douleur petite Ayant per-



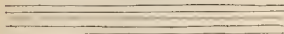
du ce vieil jaloux, Mais depuis cette



grande perte Elle est tousjours close & cou-



uerte.



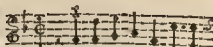
Si ses voisins s'en vont chez elle
A dessein de la consoler,
Elle leur dresse vne querelle,
Et leur defend de luy parler.
Car depuis.

Elle ne verse que des larmes,
Elle ne fait que souspirer,
Enfin ce sont les seules armes
Dont son humeur se veut parer.
Car depuis.
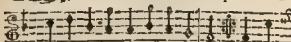
Si cette humeur luy continuë
On la croira femme de bien;
Mais les meschans qui l'ont cognuë
Diront tousiours qu'il n'en n'est rien.
Car depuis.



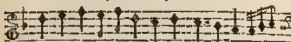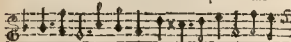




Our ſouſtenir que vos beau-



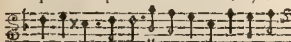
tez Eſtoient çà bas ſans pareil- les, les, L'on



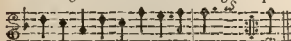
m'a frotté les oreilles Sans reſpecter mes



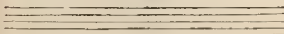
qualitez : Si pour voꝰ, Madamoiſelle, I'ay ſouf-



fert vn grand affront, Vous deuez vanger ma que-



relle, Et me ſeruir de ſe- cond. cond.



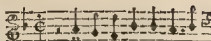
Puisque j'ay fait ce que je doy,
Pour vne Dame ſi belle,
Elle ſeroit bien cruelle
De n'en pas faire autant pour moy.
Si pour vous.

Ie ſçay fort bien que j'ay bon droit
De vous auoir protegée,
Mais vous eſtes obligée
D'en faire autant en mon endroit.
Si pour vous.
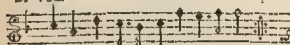
Ayez dans voſtre ſouuenir
Mon infortune aduenuë :
Car vous ayant ſouſtenuë
Vous me deuez bien ſouſtenir.
Si pour vous.
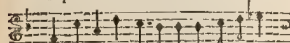






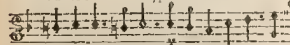
N iour pensant à l'equi-
Mais la cruelle me pro-



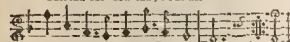
uoque Ie m'endormy profondement;
uoque De l'embrasser estroittement:



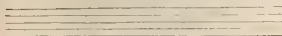
La fontaine d'Hypocrene M'offroit vn

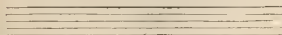


batteau sur son eau, Pour aller au mont Par-



nasse, Ou par terre ou par nas- se. se





Ie veis paroiſtre ſur cette onde
Beaucoup d'eſprits aſſez mal faits,
Qui vouloient faire croire au monde
Que leurs eſcrits eſtoient parfaits.
La fontaine.

Que ces lieux ſont inacceſſibles
Aux eſprits faits comme le mien!
On y void des choſes terribles
Quand on les conſidere bien.
La fontaine.

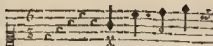
Ne pouuant monter ſur la roche
Où la vertu donne la loy,
Ie pris des lunettes d'approche
Pour l'approcher vn peu de moy.
La fontaine.

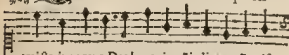
Ie contemplay long-temps les ruſes
De ce diuin chantre Apollon,
Qui rauiſſoit toutes les Muſes
Auec vn petit violon.
La fontaine.

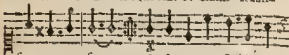
Ie ſouhaittois d'eſtre en ſa place
Pour les contenter autrement,
Mais ce dieu cognut mon audace
Et m'eſueilla dans ce moment.
La fontaine.

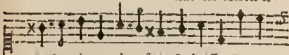
FIN DES CHANSONS A DANSER.

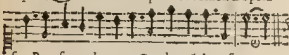






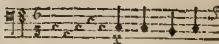


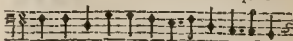


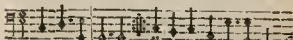
Depuis que Noël euſt planté
Le ferment
Si charmant
Nous creuons de ſanté.
Ie berne.

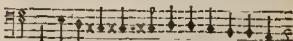
Ne parlons plus de ces beautez
De la Cour
Que l'Amour

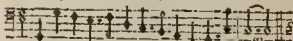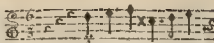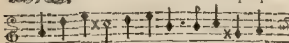












Remplit de vanitez.
Ie berne.

Le cabaret a des faueurs,
Et des traits
Plein d'attraits
Qui charment les buueurs.
Ie berne.

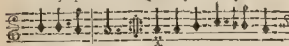




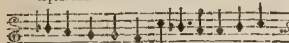
E parlons plus de l'a-
Et recherchons quelqu'au-



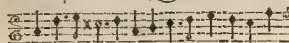
moureux empire, Puisque l'Amour y re-
tre objet pour rire, Qui soit plus beau, plus doux



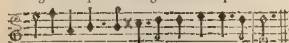
gne absolu- ment, Le Cabaret a de
& plus char-mant :



si puissant charmes, Que si l'Amour ne les

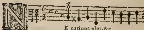


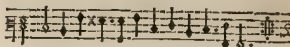
ignoroit pas, Il changeroit son carquois & ses
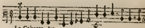


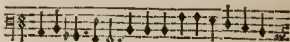
armes, Au moindre traits qu'on vse à nos re-pas.

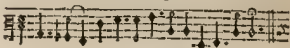
Ce doux Nectar dont mon ame est rauie,
Est si puissant, si doux & si diuin,
Que je perdrois l'vsage de la vie
Si je perdois l'vsage du bon vin.
Le cabaret.
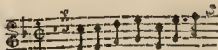










Lors que je voy des bouteilles coiffées,
Ie fais la nicque aux Dames de la Cour:
Ie n'en voy point de si bien attiffées,
Ny dont l'esclat me donne tant d'amour.
Le Cabaret.

Mon cher du Val ne parlons plus de Dames,
Si ce ne sont des Dames d'vn damier,
Et quand nos cœurs ressentiront des flam[mes]
Esteignont-les au logis de Cormier.
Le Cabaret.

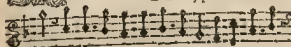
CHANSONS POVR BOIRE.



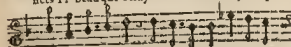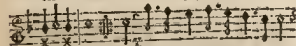





E ne voy point de cabi-



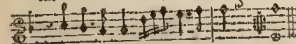
nets Plꝰ beau que celuy de ma treille, I'y fais por-



ter des vertes nets Accompagnez de la bon-



teil- le: le: Là je rends mes esprits contens,

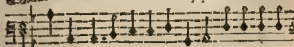


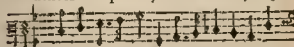
Et boy toujours se- lon le temps. temps.

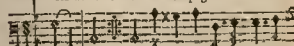
Quand j'apperçois le pampre verd
De toutes parts qui m'enuironne,
Ie fais Bacchus à cœur ouuert
Comme on le peint sur vne tonne.
Là je rends.
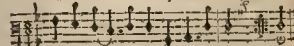
Ie suis enclos de biberons
Dont la valeur est sans seconde,
Qui sont le plus souuent tous ronds









Pour faire trop souuent sa ronde.
Là je rends.

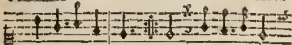
Ce beau sejour à mes desirs,
Est si charmant & fauorable,
Que je n'ay point de desplaisirs
Que lors qu'il faut quitter la table.
Là je rends.



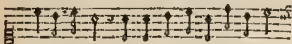




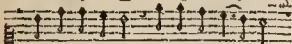
Vr to⁹ les beaux mestiers Qu'à Pa-
Messieurs les Sauetiers Font va-



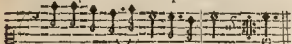
ris on prati- que, que, Il est aduis
loir leur bouti-



à ces Tēpliers Que rien n'esgale leur puissan-
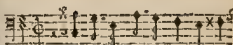


ce, Et que Bacchus a pris naissan- ce



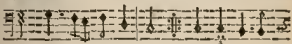
D'vne semel- le de sou- liers, liers.

Pour enseigner les vins
Ils font tous des miracles,
Et passent pour deuins,
Ou bien pour des Oracles.
Il est aduis.

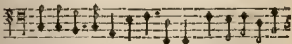
Si l'on ne veut gouster
Que du vin d'vne oreille,
On les va consulter
Pour remplir sa bouteille.
Il est aduis.



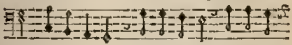

Vrto'les beaux mestiers Qu'à Pa-
Messieurs les Sauetiers Font va-



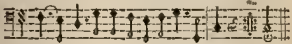
ris on prati- que, que, Il est ad-
loir leur bouti-



uis à ces Tépliers à ces Tépliers Que rien n'esgale



leur puissance, Et que Bacchus à pris nais-



san- ce D'vne semelle de sou-liers. liers.

Enfin ces dissolus
Ont au cœur tant de gloire,
Qu'ils ne trauaillent plus
S'ils ont cinq sols pour boire.
Il est aduis.

FIN.





TABLE
DV TROISIESME LIVRE DES CHANSONS DV SIEVR DE CHANCY.

TABLE.

CHANSONS POUR BOIRE.

FIN.



EXTRAIT DV PRIVILEGE.

PAR LETTRES PATENTES DV ROY données à Lyon le vingt-quatriesme iour d'Octobre, l'An de grace Mil six cens trente-neuf, & de nostre regne le trentiesme. Signées, LOVIS, & plus bas, PAR LE ROY, DE LOMENIE. Scellées du grand sceau de cire jaune : Verifiées & Registrées en Parlement le dix-septiesme Nouembre 1639. Par lesquelles il est permis à Robert Ballard, seul Imprimeur du Roy pour la Musique, d'imprimer, faire imprimer, vendre & distribuer toute sorte de Musique, tant vocale, qu'instrumentale, de tous Autheurs : Faisant defence à toutes autres personnes de quelque condition & qualité qu'ils soyent, d'entreprendre ou faire entreprendre ladite Impression de Musique, ny autre chose concernant icelle en aucun lieu de ce Royaume, Terres & Seigneuries de son obeissance : nonobstant toutes Lettres à ce contraires : ny mesme de tailler, ny fondre aucuns Caracteres de Musique sans le congé & permission dudit Ballard, à peine de confiscation desdits caracteres & impressions, & de six mile liures d'amende, ainsi qu'il est plus amplement declaré esdites Lettres. Sadite Majesté voulant qu'à l'Extrait d'icelles mis au commencement ou fin desdits liures imprimez, foy soit adioustée comme à l'original.









